

## **Une université... à bas bruit**

*Geneviève Guilpain*

L'expression énigmatique de Meirieu<sup>1</sup> me trotte dans la tête tandis qu'en cette fin août je médite sur la façon dont s'est déroulée cette université d'été. Oui voici une caractérisation qui lui va comme un gant ; aucune révélation tapageuse, aucune découverte extraordinaire ; le rideau ne s'est pas levé sur « le grand étonnement ». Point de démarches étourdissantes, qui vous laissent coi et pantois, tout juste capable de proférer les mots de la surprise, de l'ébahissement, de la stupéfaction. Non, plutôt de tranquilles démarches, revisitées au filtre de notre thématique, mais sans avoir l'air d'y toucher. Des démarches dont on peut se dire en s'y glissant aisément, « ah oui, cela me dit quelque chose, je vois l'objectif visé, le chemin qu'on va prendre. Intéressant, efficace mais pas très étonnant ! » Et pourtant dans cette familiarité rassurante, à chaque fois, je me suis sentie progressivement déplacée, menée là où je ne pensais pas m'acheminer et, à leur terme, opérait « la magie géfeniste » ; je reconnaissais que mes attentes avaient été déjouées, et je m'étonnais de me retrouver ailleurs qu'à l'endroit où je croyais me rendre.

Or n'est-ce pas cela au fond cet étonnement pratiqué au GFEN ?

Certes il nous arrive de surfer sur la vague de la sidération, de l'extraordinaire et quand il nous faut séduire des novices nous nous surprenons à leur promettre monts et merveilles : « tu verras, la démarche des allumettes, renversante ! Et celle des attentes... Tu n'en reviendras pas ». Mais nous savons bien que nous ne sommes pas des illusionnistes, des pédagogues contorsionnistes aux faciles effets de manche. Ce n'est pas le coup de dé final qui nous intéresse. Ce qui nous accroche et questionne, c'est la démarche elle-même, que patiemment et pas à pas, nous construisons et déconstruisons au cours de l'analyse réflexive afin de mieux comprendre comment elle nous conduit progressivement à cet étonnement profond, à ce « Bon sang, mais c'est bien sûr », à cette reconnaissance d'un éclat de vérité ; « Ah mais je n'y avais jamais pensé comme cela ». Et alors, ce que nous avons vécu et pensé avec les autres peut prendre place en nous et nous habiter durablement.

Sans ce travail précis de discernement *a posteriori* du fin maillage dont est fabriquée toute démarche, sans cet examen des moments qui provoquent la faille, qui font rupture, qui forcent à penser, qui suscitent la curiosité, sortent de l'engourdissement provoqué par nos manières coutumières d'apprendre, nous manquerions l'étonnement. Il retomberait comme un soufflet. Longtemps après que nous les ayons vécues, des démarches continuent à insuffler en nous leur pouvoir de questionnement, parce ce que nous n'avons pas fini de nous interroger sur des petits riens qui nous ont perturbés, oh des trois fois riens, une question en contrepoint, une citation soudain mise en exergue, une image revisitée, une date qui vient brouiller une

---

<sup>1</sup> MEIRIEU P. (2014) Mais où est passé l'étonnement ? *Éducation permanente*, S'étonner pour apprendre, n°200/2014-3 (pp17-21).

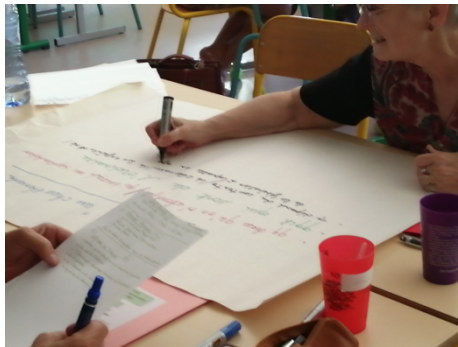
chronologie et nous voilà déplacés, agacés, intranquilles et nous nous étonnons d'avoir l'esprit à ce point occupé d'un détail anodin.

Car ce sont ces petites touches qui, bien souvent, en nous plongeant soudainement dans une complexité occultée, réveillent notre désir de penser et nos capacités créatrices.

Ne touchons-nous pas du doigt la force singulière de notre travail collectif, son idiosyncrasie en quelque sorte ? Mine de rien, à bas bruit, dans nos classes, dans nos stages, dans nos formations, nous déroutons le blasé, l'innocent, le sceptique comme l'expert ou le savant et le conduisons à faire un pas de côté, juste un pas...et puis nous les invitons, sans les y forcer à réfléchir à ce qui s'est passé en eux quand ils se sont permis cet écart, et à s'étonner d'avoir été capables de prendre un autre chemin, malaisé ou interdit.

Ces petits gestes modestes, ces déplacements discrets ne parviennent guère aux oreilles du monde de l'éducation et de la pédagogie : dans la cour des grands, les spots sont braqués sur les découvertes spectaculaires et renversantes : apprendre à lire en trois mois en maternelle, rendre les élèves acteurs de leurs savoirs et motivés grâce à la classe inversée, en finir avec l'échec scolaire grâce à l'explicitation...

Cette université d'été a permis, je crois, de mettre une nouvelle fois le curseur, là où il doit se tenir, dans une constante recherche d'équilibre : travailler patiemment au plus près de la complexité en faisant surgir les doutes, les interrogations infimes ; développer la patience microscopique.



## **Etonnons-nous !**

*Lila Echard*

Acceptons de nous étonner du fait que nous puissions nous retrouver à une université d'été à Vénissieux. Pourquoi ? Parce que nous aurons appris que l'étonnement est une réaction spontanée de l'esprit tout en étant une démarche volontaire. Voilà ce dont nous pouvons faire l'expérience quand nous nous retrouvons ! Nous aurions pu être déçus que nous ne soyons pas aussi nombreux que nous le souhaitions, mais nous ne le devons pas. Nous pouvons alors, encore, nous étonner de notre capacité à nous retrouver, à nous mettre au travail tout en étant là volontairement, quel qu'en soit le nombre.

## Lundi 22 août après-midi, une démarche philosophique commune à tous !



Geneviève et moi avons essayé de relever le défi d'une démarche philosophique sur l'étonnement pour répondre à l'invitation du Secteur Langues.

Nous souhaitons proposer un premier défrichage de la notion au cœur de l'UE. Il s'agissait d'envisager l'étonnement d'abord du point de vue de ce qui nous étonne, ce qu'on a appelé « la chose étonnante », dans son aspect objectif (*temps 1*) pour, ensuite, basculer de l'autre côté : du point de vue de celui qui s'étonne.

Dans ce *temps 2*, plus subjectif, différentes figures de l'étonnement apparaissent : les sujets qui s'étonnent prenaient la figure de représentations artistiques classiques, comme le Candide, le ravi de la crèche, Marie-Madeleine devant le tombeau, ou encore des badauds au musée avec Daumier, tout autant que Newton sous son pommier ou celui qui regarde une représentation d'Escher. Cette première approche à partir de ce qui nous étonne et de ceux qui s'étonnent nous permettaient de comprendre le point de bascule entre l'objet et le sujet. Il n'y a rien d'étonnant en soi, il n'y a que nous qui nous étonnions de certaines choses. Mais que faire de cet étonnement ? Que penser de notre étonnement ?

Le *temps 3* proposait la lecture de textes philosophiques contradictoires. Un groupe a lu : L'Ecclésiaste et Karl Jaspers, un autre : Descartes et Schopenhauer, un dernier : Platon, Aristote et Spinoza. Après mise en relation avec les images du temps 2 et tentative d'explicitation d'une contradiction entre les textes lus, nous avons proposé un temps d'écriture : quelle serait la recette de l'étonnement émancipateur ? Cette démarche animée dans deux groupes en même temps a permis à tous les participants de vivre une même démarche et de se lancer dans l'étonnement avec conscience et réflexion.



## Mardi 23 août : des démarches de langues à vivre pour étonner nos élèves



**Matin** / J'ai dû, ô tristesse, renoncer à deux démarches, celle proposée par *Eva Rosset* (Que peut-on faire?) et celle proposée par *Maria-Alice Médioni* sur Tapies, sans compter le trop petit nombre d'inscrits qui a conduit à ne pas pouvoir découvrir celle d'*Agnès Mignot* sur « L'artiste et le cheval bleu ».

Mais j'ai pu découvrir la démarche animée par *Eddy Sebahi* « *The class is a stage* ». Pour ma part, l'étonnement a été suscité par « l'intrusion » de marionnettes dans la classe.

Si nous avions à travailler sur Shakespeare et si nous avions à trouver des citations qui nous parlent dans des livres de ce célèbre dramaturge, enfin, si le travail consistait à découvrir, comprendre et restituer des connaissances précises sur l'auteur et l'une de ses pièces, le moment magique fut celui de la réalisation d'une saynète de la pièce à partir de toutes les étapes précédentes. Pourquoi ce moment fut-il magique ? Parce que nous avons pu nous « séparer » de notre peur de ne pas y arriver ou d'être ridicule en nous concentrant sur les marionnettes qui devaient incarner les rôles et permettre de jouer les saynettes. Avec elles, la difficulté s'est effacée, la « tâche » linguistique fut oubliée pour nous concentrer pleinement sur une toute autre affaire : donner vie à ces morceaux de plastique et de tissus assemblés. Etonnons-nous alors du fait qu'une tâche complexe et difficile puisse être oubliée dans sa complexité et dans sa difficulté par l'intrusion d'objets enfantins qui nous décentrent tout en nous offrant la possibilité de retrouver un plaisir ancien et oublié.

**Après-Midi** / *Création de chanson* était proposée par *David Rouveure* et *Plagiat* par *Gérard Médioni*.

Ma curiosité m'a fait choisir *Bella Ciao, chanter pour mieux résister*, une démarche animée par *Eva Rosset*. Ce qui m'a étonnée, c'est que le titre m'avait induite en erreur, je m'attendais à ce qu'on découvre l'histoire de cette chanson incarnant la résistance populaire, c'est ce qu'on a eu à découvrir, mais pas comme je m'y attendais ! En découvrant qu'il y avait une autre version de cette chanson, avec d'autres paroles, et une toute autre histoire de résistance, on peut, comme l'a expliqué Eva après la démarche, montrer aux élèves que faire des recherches c'est parfois trouver plus que ce à quoi on s'attendait et qu'en savoir plus nous amène aussi parfois à augmenter notre étonnement et notre doute. En effet, dans ce cas, au final, on ne sait pas vraiment quelle est la véritable histoire ou origine de cette chanson. On voulait savoir, mais on ne peut pas vraiment savoir... C'est étonnant de se rendre compte qu'on ne savait pas ce qui se cachait derrière cette chanson (les *mondine* de la vallée du Pô), mais aussi de se rendre compte qu'on ne peut pas vraiment savoir.

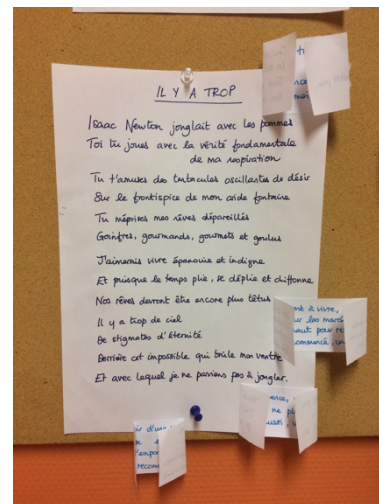


**Mercredi 24 août : une conférence de Joris Thievenaz sur l'étonnement et un atelier de croisement**



Joris Thievenaz a fait de l'étonnement une notion au coeur de ses recherches en sciences de l'éducation. Il cherche à construire une notion qui s'éloigne radicalement de son sens originel. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la personne étonnée est celle qui est frappée de stupeur comme si la foudre l'avait frappée d'épouvante ou d'effroi ou encore c'est « comme si des cornes lui venaient à la tête » ; l'étonnement est vu comme quelque chose qui arrête ou qui crée un ébranlement, cet ébranlement est d'abord physique et il est associé plutôt à un échec. Le conférencier propose de le penser comme intellectuel (ou intellectif, a-t-il dit) et de l'associer

à un moteur essentiel dans les situations d'apprentissage. Il se réfère à Louis Legrand, auteur de *Pour une pédagogie de l'étonnement* (1969) dont on retient la citation suivante : « par l'étonnement nous nous sentons étrangers dans l'univers qui nous enveloppe », mais aussi à Gérard Vergniaud qui lui permet de penser l'étonnement comme un geste de pensée et non un état affectif, de telle sorte qu'il peut être « ouvreur de pensée ». Dewey est aussi une référence essentielle ; Dewey propose une philosophie de l'expérience par l'expérience pour l'expérience or c'est quand surgit une discontinuité dans le cours de l'expérience que l'embarras et l'incertitude apparaissent et, de là, l'homme peut produire de nouvelles connaissances. Pour cela, il faut pouvoir s'étonner de ce qu'on observe, mais aussi ne pas craindre l'état d'incertitude dans lequel nous sommes. D'où la proposition de Joris Thievenaz : l'étonnement n'est pas une démarche spectaculaire de haut vol, mais une expérience réalisée sur le « sol raboteux » de l'ordinaire (expression de Wittgenstein). Le paradoxe est donc constitutif des conditions de l'étonnement : il faut à la fois des habitudes et l'irruption de l'inattendu ou de l'indéterminé. Le sujet est bouleversé dans ses habitudes par une situation, mais avec la possibilité que le sujet s'en étonne (en acceptant l'inattendu de la situation). Un point important est à noter pour nos élèves : qui ne s'attend à rien ne peut s'étonner, il faut donc s'attendre à quelque chose pour être étonné de quelque chose. Un autre point ne doit pas être négligé : le fait qu'on ne prend pas le risque de s'étonner devant les autres ou de montrer qu'on s'étonne. L'atelier de croisement nous a permis de produire des questions sur ce qu'on avait vécu avant la conférence et de lire des articles pour sur l'étonnement pour voir si nous y trouvions des éléments de réponse. La mise en partage fut intéressante et enrichissante, parce que, malgré l'impossibilité de tout lire, le fait de partager les éléments que nous tirions de nos lectures a permis une discussion-réflexion collective et constructive.



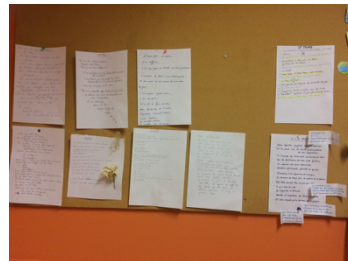
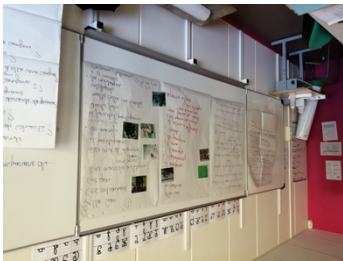
## Jeudi 25 août : des situations renversantes

*Gus always takes the bus* fut proposé par Eddy Sebahi et *J'aime, j'aime pas* par David Rouveure. Nous avons souhaité garder la saveur de la diversité malgré le petit nombre de personnes participant à la dernière journée.

J'ai suivi la démarche *Questions et questionnement*. Cette démarche inspirée du problème sans question a été animée par Nathalie Fareneau. Il s'agit de la démarche d'Odette Bassis transposée des mathématiques à l'espagnol par Maria-Alice Médioni. Le thème est Christophe Colomb et

c'est un sujet peu étonnant en espagnol.

L'étonnement et le renversement sont venus de la consigne. Lorsque la consigne de travail est ouverte, que faire ? Que font les élèves ? Quelles questions se posent-ils ? Nous avons pu comparer les réalisations produites par deux groupes différents : l'un avait des consignes habituelles (précises, courtes et sous forme de questions) et l'autre avait pour consigne « Prenez connaissance de ces documents, mettez-les en relation, tirez-en toutes les conséquences qu'il vous semble possible de tirer et toutes les questions que cela vous pose ». Cette consigne a donné lieu à un vif débat entre les participants et a permis d'avoir une discussion sur les sources des documents et le statut de l'un d'eux : quelle place occupe le poème donné dans l'ensemble des documents ? Défend-il une thèse ? Si oui laquelle ? Qui est l'auteur de ce poème ? Est-il engagé ? Quand l'a-t-il écrit et pourquoi ? Est-il connu ? Si aucune production n'a été réalisée, les questions sont venues de nous (j'étais dans ce groupe). Les autres ont fait une production qui répondait précisément à toutes les questions que l'on trouve dans les manuels d'espagnol, mais ils n'avaient pas eu l'impression de faire autre chose que se demander s'ils avaient bien répondu aux questions. Cependant, il apparaissait aussi que la position dans laquelle nous étions, dans le groupe avec consigne ouverte, était moins confortable, plus renversante.



### Une petite synthèse made in MAM

Je retiens de la synthèse proposée par Maria-Alice, disponible [ici](#), qu'il n'est jamais inutile de rappeler les fondamentaux. Non seulement il y a toujours des personnes qui s'inscrivent à l'UE sans connaître les travaux et les questionnements du GFEN, mais aussi nous pouvons nous retrouver, comme moi, ancien et nouveau en même temps. J'ai commencé à travailler en tant que professeur de philosophie avec le Secteur Philo il y a 17 ans et pourtant certaines questions ne se posent qu'avec le temps, celles-ci permettent de nous réapproprier ce qu'offre le GFEN, pour peu qu'on remette à plat certains points que l'on pourrait dire « classiques ». C'est pourquoi je retiendrai deux points de la synthèse : tout d'abord les ingrédients de la DASC (Démarche d'Auto-Socio-Construction du savoir), ensuite le statut de l'analyse réflexive.

*Les ingrédients d'une démarche* qui met un sujet en marche avec les autres sont un étonnement initial et une ruse pédagogique pour le susciter, mais l'étonnement ne doit pas seulement permettre l'entrée dans le questionnement, il doit s'installer dans le sujet pour qu'il soit disposé à être chercheur. Les ressources à prévoir dans une démarche doivent à ce titre ouvrir la possibilité d'une enquête. Dans cette enquête, ce n'est pas l'étonnement en lui-même

qui sera précieux, mais la capacité d'étonnement. Voilà ce qu'on espère cultiver chez nos élèves : leur capacité à s'étonner. Les autres ingrédients : une production écrite ou orale exigeante et la socialisation, mais aussi et enfin, l'analyse réflexive.

*L'analyse réflexive* ne m'était pas apparue comme un temps si essentiel pour l'élève jusqu'à cette UE. J'avais toujours vu ce dernier temps comme un temps essentiel en stage, pour nous, les enseignants qui nous formions, mais je n'avais pas compris « l'isomorphisme » constitutif de nos temps de formation et dont le principe a été nommé dans nos discussions hors atelier. Ainsi, et cela a pu étonner quelques personnes, l'analyse réflexive pour l'apprenant est à penser comme une évaluation personnelle de ce qu'il a appris et compris, mais aussi de ce qui lui a rendu possible cet apprentissage et cette compréhension. Ce qui fait de l'analyse réflexive une « évaluation ». Cette évaluation doit être pensée comme une alternative (nécessaire?) à la note, à l'évaluation chiffrée et conventionnelle. Telle est la prise de conscience soudaine et étonnante que je retiendrai de cette synthèse.

Nous ne pouvons encore une fois que nous étonner de l'énergie déployée par tous les organisateurs de l'UE du Secteur Langues. Si on considère qu'une chose est étonnante lorsqu'elle produit un décalage entre nos attentes à l'égard de la réalité et la réalité elle-même, il ne faudrait pas penser que le sujet qui s'étonne d'un tel décalage avait des attentes moindres à l'égard de cette UE. Pour ma part, j'y allais avec joie et curiosité et cette attente fut pleinement satisfaite, mais il y a toujours dans la réalité elle-même quelque chose de bien plus savoureux que les attentes elle-même.

J'avais montré beaucoup d'enthousiasme à l'égard du thème choisi, parce qu'on a tendance à rire de celui qui s'étonne de tout comme s'il était un simple naïf, voire un niais (et alors, je serais plutôt de cette catégorie). C'était, du coup, pour moi l'occasion de réfléchir à la place qu'on accorde à l'étonnement : soit dévalué, soit encensé. Pour autant, il ne faut pas céder à la tentation de vouloir produire une recette de l'étonnement (ce que nous avons proposé dans le dernier temps de la démarche philosophique), parce qu'il n'a de valeur et de saveur que s'il est spontané et authentique ; mais il ne faut pas non plus céder à la tentation de faire de l'étonnement une entrée facile et séduisante ou une fin en soi sans véritable apprentissage. Il y a un étonnement qui peut être imbécile, comme il y a un étonnement qui peut être considéré comme mère de la philosophie... Entre les deux, nous ne cesserons d'y réfléchir toujours avec conscience et cette UE nous a permis d'initier une telle réflexion.

